

Kadaré, en toutes Lettres

Il est écrivain, uniquement écrivain, totalement écrivain. Il l'a toujours été, envers et contre tout. Pourquoi réclame-t-on davantage de lui ? Il s'attriste, s'indigne, rit aussi, mais sous le rire on perçoit encore le questionnement pathétique qui parcourt son œuvre. Il dit que dans un petit pays, être un écrivain célèbre peut être également un malheur : on est toujours sous surveillance. Que l'écrivain soit un démiurge dans son œuvre n'en fait pas pour autant un démiurge dans la vie sociale : on le lui reproche.

Sous Enver Hoxha, il vivait avec le danger constant d'être broyé. Lorsqu'en 1990, se sentant menacé par les derniers soubresauts de la dictature, il a obtenu l'asile politique en France, c'était pour pouvoir écrire dans la liberté. La dictature tombée, on attendait de lui qu'il soit le Havel albanais. Aujourd'hui, le nouveau pouvoir le voudrait dans son camp et l'opposition dans le sien. « *La machine totalitaire a fait perdre la boussole aux gens.* » L'ont-ils retrouvée ? « *L'Etat veut détruire l'opposition, l'opposi-*

*Hier menacé,
aujourd'hui courtois
par les politiques
de tous bords,
le romancier exilé
en France
a pour principale
revendication celle
d'être écrivain
albanais*

tion veut détruire l'Etat. » Aussi longtemps que le vocabulaire politique albanais confondra les mots « *parti au pouvoir* » et « *Etat* », peut-être sera-t-il difficile de parler de démocratie. « *Beaucoup de gens pensent qu'ils ont changé... Ils font toujours la même chose, mais à l'envers.* » Pour préserver sa liberté de créateur, il a choisi de vivre une partie de l'année à Paris, l'autre à Tirana.

Né en 1936, il n'a connu, dès l'âge de huit ans, que le communisme, et en a vécu les avatars : russe, chinois, autarcique. C'est vrai, il a fallu ruser,



GÉRARD RONDEAU POUR « LE MONDE »

composer – mais « *les possibilités étaient limitées, donc la conscience créatrice plus exigeante* » –, renoncer souvent à publier, oser d'autres fois, comme pour son premier roman édité, *Le Général de l'armée morte* : son succès international l'a sauvé, mais de quelles attaques n'a-t-il pas été l'objet ! Il introduisait la décadence occidentale dans la littérature albanaise, il mettait en scène un général italien, un agent de l'impérialisme... « *J'avais contre moi tout ce qui était lié au système* » : la jalousie des médiocres. La police secrète tenait un écrivain connu pour un objet de suspicion et une source de malheurs, bien des gens simples faisaient l'amalgame entre le même écrivain et les dirigeants : dans les

deux cas, il était perçu comme « *perfidé, infidèle, provisoire* ».

Quels gages a-t-il donné au système ? Certainement pas celui du réalisme socialiste. Peut-on prétendre sérieusement qu'il a écrit des livres « *communistes* » ? Ses premières références sont Shakespeare, Goethe, Eschyle, sa quête est celle de la tradition épique balkanique : *Le Pont aux trois arches*, *Avril brisé* ou *Les Tambours de la pluie* n'ont rien à voir avec le Parti et sa doctrine. Il a pris le risque, dans *Le Concert*, de tendre au dictateur un miroir ? « *Ce portrait aurait pu être celui de Tamerlan, d'un empereur de Chine, d'un roi fou. Lisez mon dernier livre : vous verrez que le portrait que j'en fais aujourd'hui n'est pas dif-*

férent ; la même folie, le même délire. Parce que ce genre de personnages, en soi, m'intéresse : natures humaines avant tout, mais pathologiquement déformées par la machine. Je n'y mets pas plus de haine aujourd'hui qu'hier : il n'y a jamais de

François Maspéro

haine dans mon œuvre. » Le dictateur, dans sa paranoïa, lettré lui-même et entretenant des rapports ambigus avec la littérature, n'en a retenu que ce qui le flattait en prenant la posture d'un protecteur des arts. Mais le pari aurait pu être mortel.

Aujourd'hui, étrangement, on dirait que la même classe, cette nomenklatura survivante ou ses enfants, et les mêmes gens, voient en lui un miroir qui leur retourne une image qu'ils ne supportent pas. Une image qui leur rappelle que ce régime-là a bien existé, alors qu'il est si commode de le conjurer en le rejetant dans le néant comme le mal absolu ; qui leur rappelle qu'il a fallu vivre dans la « *machine* » et avec elle ; que celle-ci ne se réduisait pas à un individu mais s'étendait à beaucoup, compromis volontairement ou non ; et qu'eux n'ont pas eu la force de construire, dans ces conditions-là, une œuvre qui a résisté à tous les orages.

Et que dire de ceux qui, à l'Ouest, refusent de comprendre ce qu'ils n'ont pas vécu et jugent le passé des écrivains de l'Est ? « *Je n'ai pas fait deux littératures. J'ai écrit dans des*

conditions horriblement difficiles une littérature normale. Mes livres sont là, et je demande à ces gens : alors pourquoi les lisez-vous ? Pourquoi les avez-vous lus ? »

Depuis quatre ans, il mène de front l'écriture de nouveaux livres et l'édition de ses *Œuvres complètes* – le quatrième tome vient de paraître et il y en aura dix. Dans ces dernières, beaucoup de textes anciens sont remaniés, augmentés. Faut-il y voir une révision du passé, un reniement ? « *Non. Je trouve normal de retoucher, parce que la vie du roman ne s'arrête pas avec sa publication. Je suis d'un pays où le rhapsode modifie son texte chaque fois qu'il chante. L'écriture nous a privés de cette mutation continue et je garde une obscure nostalgie de l'oralité.* »

Ecrivain albanais avant tout, dans la mesure où il a conscience d'avoir donné une autre dimension à la culture albanaise et créé, au fil de ses romans, « *un double* » de son pays. Ecrivain balkanique, aussi. Qui se sent proche des Ivo Andric, Kazantzakis, Krleža, lus dans sa jeunesse. Et qui regrette que l'Europe considère les Balkans comme une marge, sans utiliser, canaliser cette « *énergie un peu folle* » qu'ils recèlent. Ce fut pourtant le secret de l'empire ottoman, qui s'est servi, lui, de cette énergie pour s'alimenter en chefs ambitieux et capables. Les Balkans ont eu, six siècles durant, la nostalgie de l'Europe : comment ne pas s'y sentir « *horrrifié* » de les voir toujours traités comme s'ils étaient à l'écart du continent ?

Ses derniers livres reviennent toujours sur le passé : lui arrivera-t-il un jour d'écrire un roman qui parle de l'Albanie d'aujourd'hui ? « *Peut-être, mais je n'en suis pas sûr... Il faut du temps pour qu'un livre mûrisse. Dans ma conscience, les personnages mettent quinze ans à devenir réels. Avant, ils n'ont pas de poids. L'Albanie d'aujourd'hui nourrirait quelque chose de trop léger, de comique peut-être ; j'aime le tragique, je ne voudrais pas donner à mon œuvre un épilogue léger...* »

★ Parmi les dernières publications, signalons : *L'Ombre*, roman, Fayard, (1995) ; *Dialogue avec Alain Bosquet*, Fayard, (1995) ; *L'Aigle*, récit, Fayard, (1996) ; *Récits d'outre-temps* et *Les Adieux du mal*, Stock, 1996 (ces deux récits figurant déjà dans les *Œuvres complètes* : respectivement tomes I et III). *Œuvres complètes*, tome IV, Fayard, (600 p., 200 F) ; introduction et notes d'Eric Faye (également auteur d'un *Ismail Kadare, Prométhée porte-feu* et d'*Entretiens*, les deux publiés en 1991 chez José Corti, traduction de Yusuf Vrioni (comme pour la quasi-totalité des œuvres). Ce volume regroupe, sans tenir compte de la chronologie de leur création, des romans – dans des versions nouvelles – qui ont tous pour théâtre l'Albanie de l'indépendance (1913) à la fin de la royauté (1939) : *L'Année noire*, *Avril brisé*, *Le Dossier H*, ainsi que trois nouvelles inédites en français.

★ Lire également page II

Roman avec « chaos », « révélation », vestiges

Ismail Kadaré révèle que sous la plus épaisse chape de plomb, le mythe continue à sourdre

SPIRITUS

d'Ismail Kadaré.
Traduit de l'albanais
par Yusuf Vrioni.
Fayard, 334 p., 140 F.

Une troupe d'étranges étrangers sillonne les pays des ex-dictatures communistes et arrive en Albanie à la recherche de phénomènes plus étranges encore. « Nous étions persuadés qu'un fléau aussi répandu (...) ne pouvait pas ne pas avoir produit des manifestations d'une espèce jamais vue, de celles qu'on qualifie de *sur-naturelles* ».

Comme dans une pièce de Shakespeare, les enquêteurs jouent le rôle des clowns poseurs de questions essentielles. Questions qui, elles, procèdent d'une autre référence d'Ismail Kadaré : le tradition homérique. Le relais est pris ici du *Dossier H.*, où l'on voyait deux Américains enquêter sur la survivance du mythe : ils le découvraient vivant, quotidiennement recréé dans la parole des bardes albanais, et ils en devenaient eux-mêmes, à la fin, un élément de plus, à la fois matériau et vecteur de cette fusion. *Spiritus*, c'est la révélation qu'au plus épais de la glaciation le mythe a continué à sourdre, souterrain, larvé, mais impossible à écraser, même avec les techniques policières modernes... même quand les services de la Sécurité croyaient avoir, fait inouï et grotesque, piégé matériellement un esprit de l'au-delà. Quel rapport y a-t-il entre une représentation de *La Mouette*, la venue de sénateurs français, l'amour de leur guide pour l'actrice principale, sa mort, déchiqueté par un bulldozer, l'incroyable existence d'un cercle de spirites, le fait que le dictateur perde la vue, le chuchotement qui dit que le corbeau aveugle devient plus noir, et l'arrivée de Chine de micros enregistreurs, merveilles de miniaturisation ?

Chaos : les fils de la trame se croisent, se superposent, s'em-

brouillent, leurs écheveaux s'obscureissent et les espions tentent de trouver un sens qui leur échappe toujours. Peut-être parce que ces fils participent d'une histoire secrète de l'humanité dont l'auteur s'est dit obsédé ?

Mais les nouveaux appareils sont là pour aider à la révélation du ou des complots. Auparavant, il fallait se contenter de pousser à l'extrême les moyens habituels de l'espionnage, la vue et l'ouïe humaines. Trop de morceaux de vie restaient hors de portée. Les micros, surnommés « *frelons* », glissés dans les vêtements, promettent un contrôle total. Le dictateur avait coutume de se faire montrer les radiographies de ses proies. Désormais, ce n'est plus seulement dans les corps que l'on pénètre, mais au plus intime, et peut-être jusqu'à ce noyau trop souvent irréductible : l'esprit.

Et puis tout se dérègle : le guide de la délégation française s'est fait suggérer par un ami de glisser quelques mots aux invités sur la situation réelle du pays : suggestion dûment enregistrée par le micro. Mais, banal accident de la route, le guide rendu distrait par l'amour est réduit en bouillie peu après, et le micro apparemment aussi. Catastrophe : comment connaître désormais le « message » passé aux Français et, pis encore, la réponse qu'ils doivent, à n'en pas douter, faire parvenir ?

Il faut donc traquer la parole d'un mort. Et non plus l'esprit vivant, mais un esprit de l'au-delà. Faire parler le cadavre ? La tombe, rouverte, livre sa voix sur la bande magnétique intacte. Elle n'en apprend pas assez aux policiers. L'évocation de son esprit par le médium et son cercle, démasqués, leur en apprendra-t-elle davantage ? Interrogatoires, tortures, la traque se poursuit. De tout cela, quelques années plus tard, dans la mémoire souterraine des vestiges épars d'une histoire qui, lentement deviendra un mythe : celui du temps ou la Sécurité d'Etat, piégée par un mort, a cherché dé-

sespérément à piéger un esprit... Glacial et ténébreux, le pays des Aigles d'Ismail Kadaré est plus que jamais celui des landes de Macbeth et des ballades germaniques. Le lecteur, subjugué par ce monde oppressant, erre entre les chaussetrapes, les faux-semblants, les masques superposés. Les gestes quotidiens débouchent sur la tragédie antique, les traits familiers se font grimaces. Travail de magicien, mais aussi art d'un écrivain œuvrant sans filet à partir de toutes ses fibres à vif, pour créer un univers total, dont on ne

s'échappe que par l'envolée de la mouette ou celle de la légende orale qui se tisse : ultime évasion, ultime liberté que la pire dictature ne peut réduire. Ce livre confirme qu'Ismail Kadaré est l'un des rares auteurs contemporains qui réussissent encore à faire preuve d'une telle force créatrice. Construisant avec obstination une *Comédie humaine* transplantée sous les cieux tragiques des Balkans et des empires communistes. Restant toujours fidèle, aussi, à ce qui est son univers : la Kadarie.

F. Mas.